0.

AVANT-PROPOS

1. La préhistoire est, par définition, ce qui a précédé l'histoire. Par conséquent, la préhistoire n'appartient pas à l'histoire qui, elle, s'appuie sur des témoignages écrits et une chronologie précise. Ainsi, les historiens considèrent que *L'histoire commence à Sumer*, selon l'expression du grand assyriologue Samuel Noah Kramer. Le Temple blanc d'Uruk, le plus ancien bâtiment connu au monde, daté autour de -3000, ainsi que le vase d'Uruk représentant un roi-prêtre anonyme avec quelques logogrammes sumériens, confirment l'existence vers -3000 d'une puissante administration sumérienne, caractéristique d'une civilisation. L'histoire commence donc à Sumer, mais l'absence d'inscriptions et de chronologie précise empêche de parler d'histoire ; les historiens qualifient cette période de protohistoire avec un premier roi prédynastique anonyme, appelé Bel Marduk, selon la tradition babylonienne, Nimrod selon la Bible.

2. En supposant une origine à l'histoire, datée approximativement autour de -3200, la protohistoire pose un problème métaphysique, car qu'y avait-il avant cette date, et d'où viennent les Sumériens ? Incapables de répondre à ces questions de façon satisfaisante, les historiens ont progressivement été remplacés, entre 1950 et 1980, par les archéologues. Les objets de fouilles, principalement des poteries et des outils en pierre, datés stratigraphiquement par le ^{14}C, ont été interprétés selon un principe évolutionniste par des migrations (hypothétiques) de populations à partir d'un couple d'*Homo sapiens* apparu quelque part en Afrique entre 300 000 et 3 000 000 d'années, selon les archéologues. Toutefois, sans date précise (à l'année près comme en histoire), sans document écrit et sans temple, la préhistoire repose par nature sur des hypothèses.

3. L'existence d'une origine suppose une « apparition » à un moment précis et, par conséquent, un début (miraculeux ?), ce qui contrarie les partisans de l'athéisme. La création de l'homme, le « mythe adamique », a été remplacée par l'apparition progressive de l'*Homo sapiens*, supposé

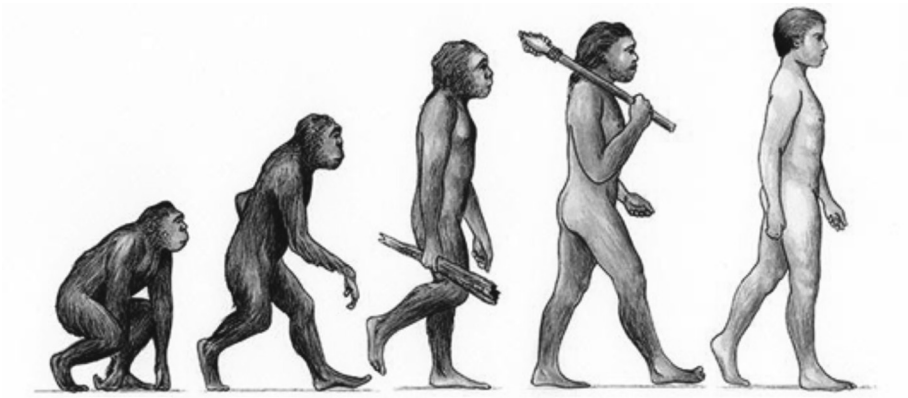
descendre par évolution d'un hypothétique hominidé, selon la théorie darwinienne. De même, la confusion des langues à la tour de Babel, le « mythe babélien » a été remplacé par une longue migration (hypothétique) des peuples indo-européens à partir d'un « ancêtre » ayant élaboré (?) une proto-langue.

4. Au-delà de l'histoire, dès qu'on s'enfonce dans la nuit de la préhistoire, il n'existe plus aucun témoin des événements. L'imagination devient alors la faculté dominante du travail scientifique, comme le reconnaît volontiers le paléontologue Yves Coppens : « La paléontologie est très rigoureuse dans ses fonctions d'observations directes et comparées, comme toutes les autres sciences naturelles ; mais du fait de la nature fragmentaire de son information, elle a en plus *l'extraordinaire devoir d'imaginer*. Or, elle a beau s'appuyer sur les données disponibles, s'aider des approches des disciplines voisines, lorsqu'il lui faut raconter, *la part qu'elle emprunte à l'hypothèse est immense.* » Yves Coppens constate par ailleurs ceci : « Nous avons déjà noté que, dans la plupart des cas, *les origines manquent et que tous les fossiles recueillis, même les plus primitifs, sont toujours trop évolués, trop spécialisés, pour être les ancêtres de qui que ce soit.* » (*Le Singe, l'Afrique et l'homme*, Fayard, 1983, p. 51) D'ailleurs, la vérité massive, que personne ne peut nier, est la stabilité extraordinaire des espèces vivantes (à ne pas confondre avec les variétés).

5. Rares sont les scientifiques qui poussent la réflexion critique jusqu'au bout, avec une totale liberté d'esprit, comme le voulait Claude Bernard. Le plus connu reste le biologiste Jean Rostand. Sa thèse se résume en deux propositions : 1) *l'évolutionnisme est un conte de fées pour grandes personnes, car il est tellement invraisemblable sur le plan scientifique* qu'il suppose une nature entièrement différente de celle que nous observons aujourd'hui ; 2) *mais j'y crois tout de même fermement parce que je ne peux pas faire autrement si je veux me passer d'un Dieu créateur* ! Il écrit cet aveu décisif : « *On ne peut que croire en l'évolution. Il est bien entendu qu'on ne peut jamais que croire, et que toute la différence est entre les téméraires qui croient qu'ils savent et les sages qui savent qu'ils croient.* » Il ajoutait dans un article de journal (*Figaro Littéraire*, n° 574 du 20 avril 1957) : « *Il serait bon je pense, et scientifiquement sain de se pénétrer de cette conviction que lorsque nous parlons d'évolution, nous nous accordons une nature imaginaire, douée de pouvoirs radicalement différents de tout ce qui nous est scientifiquement connu. Le monde postulé par le transformisme est un monde*

féerique, fantasmagorique, surréaliste […] Quant à moi je suis convaincu que cette féerie a eu lieu et qu'elle a précédé la calme réalité qu'observe aujourd'hui le naturaliste. Je crois fermement – parce que je ne vois pas le moyen de faire autrement – que les mammifères sont venus des lézards, et les lézards des poissons, mais quand j'affirme pareille chose, j'essaie de ne point méconnaître quelle en est l'indigeste énormité, et *je préfère laisser dans le vague l'origine de ces scandaleuses métamorphoses* que d'ajouter à leur invraisemblance celle d'une interprétation dérisoire. »

6. Cette croyance est largement propagée par des représentations imagées de l'évolution de l'homme montrant la transformation progressive d'un chimpanzé préhistorique en homme singe puis en homme préhistorique et finalement en homme moderne (fin de l'évolution ?). Cette théorie transformiste, appelée aussi transmutation des espèces, est une théorie biologique, rivale du fixisme, dont l'histoire remonte à l'époque de Jean-Baptiste de Lamarck (1744-1829).



7. Le premier message derrière cette icône presque universellement connue, qui comprenait à l'origine 14 maillons, reliés entre eux, menant à l'homme moderne (et qui, étonnamment à l'époque, incluait cinq « races » d'*Homo sapiens* probablement disparues), est que les humains ont évolué progressivement à partir de singes disparus – exactement comme Darwin à partir de 1859 jusqu'aux protagonistes de la synthèse moderne (néo-darwinisme) d'aujourd'hui l'ont unanimement proclamé pour l'origine de toutes les formes de vie et enseigné dans le monde entier – par la sélection naturelle omnipotente de mutations « ayant des effets légers, voire invisibles, sur le phénotype ». **Cette représentation iconique de l'évolution de l'homme est fausse et véhicule deux mensonges** (Wells : 2002, 229-248) : l'homme singe, l'hypothétique intermédiaire entre le singe préhistorique (australopithèque ?) et l'homme préhistorique, n'a

jamais existé, et la similarité morphologique entre le singe préhistorique et l'homme ne prouve rien sur leur proximité génétique. En fait, les deux codes génétiques sont séparés par plus de 450 millions de différences génétiques ("Complete sequencing of ape genomes", in : *Nature* 641, 2025, 401-418), impliquant au moins 450 millions de mutations, ce qui montre l'énorme fossé entre les deux espèces. Richard Buggs, professeur de génomique évolutive à l'université Queen Mary de Londres, a déclaré : « *Que nous révèlent les données aujourd'hui, en 2018, et comment peuvent-elles être présentées au public de manière adéquate* ? Réponse : *le pourcentage total du génome humain, dont je peux affirmer avec certitude qu'il présente une orthologie univoque avec le génome du chimpanzé, est de 84,4 %* [notre limite inférieure minimale], soit plus de 450 millions de différences [15 % de 3 milliards = 450 millions]. » Dans son article « Vérification des faits : le nouveau génome 'complet' du chimpanzé présente 14,9 % de différences par rapport au génome humain », Casey Luskin écrit (en 2025) : « Un article révolutionnaire publié dans *Nature* rend compte du 'séquençage complet des génomes des singes', notamment ceux des chimpanzés, des bonobos, des gorilles, des orangs-outans de Bornéo, des orangs-outans de Sumatra et des siamangs. »[1] Toutefois cet article révolutionnaire, démolissant le consensus évolutionniste, a été très peu commenté.

8. La préhistoire est donc peuplée d'hommes préhistoriques dont l'existence dépend uniquement de la théorie darwinienne de l'évolution. Cette théorie transformiste (progressive ou par à-coups) repose sur le principe suivant : les espèces actuelles auraient évolué à partir d'autres espèces anciennes sur de très longues périodes. Selon cette théorie, l'homme descendrait d'un « hominidé » *via* un hybride (indéterminé) dont descendrait l'homme moderne (*Homo sapiens*), mais comme aucun intermédiaire n'a été trouvé, la théorie darwinienne a été remplacée par la théorie néodarwinienne, ainsi l'homme (*Homo sapiens*) et le singe descendraient d'un ancêtre commun, « apparu » à la suite d'une série (hypothétique) de macroévolutions (?), qui aurait évolué en deux espèces différentes. Toutefois, cette nouvelle hypothèse viole la barrière des espèces, car cet hypothétique ancêtre commun, remplaçant l'ancien homme-singe, aurait appartenu simultanément aux deux espèces, homme et singe (*Humanzee*), ce qui est impossible. Il est en effet impossible de croiser un singe et un homme, même en laboratoire, donc l'espèce humaine est différente de

[1] https://scienceandculture.com/2025/05/fact-check-new-complete-chimp-genome-shows-14-9-percent-difference-from-human-genome/

l'espèce des singes (hominidés), or si l'homme descend d'un ancêtre commun, il descendrait d'une espèce intermédiaire *Humanzee*, version actualisée de l'ancien homme-singe, qui aurait engendré au mieux une espèce hybride et donc stérile, soit d'un homme, ce qui recule l'origine de l'homme (qui reste inexpliquée), soit d'un singe, ce qui est impossible à cause de la barrière des espèces. De plus, supposer que l'homme soit apparu à la suite d'une série de macroévolutions revient à réintroduire la notion abandonnée de génération spontanée, dont Pasteur a démontré l'invalidité scientifique. De plus, les hommes sont engendrés par des femmes, le premier *Homo sapiens* a donc eu la chance « miraculeuse » de s'accoupler avec la première femme *Homo sapiens*.

9. La théorie de l'évolution suppose implicitement une évolution progressive des espèces, du simple vers le compliqué, supposition démentie par la génétique qui montre qu'il n'y a pas de lien entre le nombre de chromosomes et la complexité apparente d'une espèce. Par exemple :

Nom commun	Nom scientifique	Nombre de chromosomes (2n)
Azuré de l'Atlas (papillon)	*Polyommatus (Lysandra) atlantica*	~440
Mûrier noir	*Morus nigra*	308
Prêle des champs	*Equisetum arvense*	216
Poisson rouge	*Carassius auratus auratus*	100
Poulet	*Gallus gallus domesticus*	78
Vache	*Bos taurus*	60
Escargot de Bourgogne	*Helix pomatia*	54
Ananas	*Ananas comosus*	50
Chimpanzé	*Pan troglodytes*	48
Pomme de terre	*Solanum tuberosum*	48
Être humain	***Homo sapiens***	**46**
Panda géant	*Ailuropoda melanoleuca*	42
Blé tendre	*Triticum aestivum*	42
Chat	*Felis catus*	38
Pomme	*Malus sylvestris*	34
Girafe	*Giraffa camelopardalis*	30
Riz	*Oryza sativa*	24
Crapaud	*Bufo bufo*	22
Oranger	*Citrus sinensis*	18
Mouche	*Musca domestica*	12
Moustique	*Aedes aegypti*	6

10. Le nombre de chromosomes de l'être humain (46) est compris entre ceux de la pomme de terre (48) et du blé tendre (42), mais aussi entre ceux du chimpanzé (48) et du Panda géant (42), il n'y a donc aucun lien entre la complexité apparente d'un être vivant (l'apparition des végétaux a pourtant précédé celle des animaux) et le nombre de ses chromosomes. De plus, la loi physique de l'entropie prédit la déperdition inéluctable de l'information dans le temps. Par exemple, la température globale de l'Univers décroît régulièrement et indéfiniment, elle ne peut augmenter avec le temps. Selon ce principe, l'information continue dans l'ADN est destinée à disparaître progressivement[2] (vieillissement), ce processus est appelé **entropie génétique**. Par conséquent l'évolution ne peut être que régressive, et non progressive, comme l'explique le Dr John C. Sanford, professeur à l'université Cornell, dans son livre *L'Entropie génétique et le mystère du génome*.

11. Quelle langue, ou quelles langues, parlaient les hommes préhistoriques ? La question indo-européenne s'est trouvée dès l'origine à l'intersection de quatre champs disciplinaires, qui n'ont cessé eux-mêmes de se développer et de se transformer : la linguistique, l'archéologie, la mythologie, l'anthropologie biologique – sans compter l'histoire tout court ainsi que la chronologie. Cette question a accompagné les évolutions, les métamorphoses et les conquêtes de ces quatre disciplines, à l'exception de l'histoire, qui n'ont cessé, jusqu'à aujourd'hui, de se nouer des cercles vicieux interdisciplinaires. C'est que, en tant que mythe identitaire, le mythe d'origine indo-européen est un mythe généalogique, qui ne conçoit l'histoire (des langues comme des sociétés) que dans le prisme d'un arbre généalogique (sans origine). Quelle que soit l'ampleur des nouvelles informations archéologiques, linguistiques, mythologiques ou anthropologiques qui n'ont cessé d'affluer, elles n'ont pu que conforter un modèle généalogique établi une fois pour toutes – adamique et babélien (Demoule : 2014, 594-595).

[2] **La présence de télomères, sans information génétique, préviendrait la perte de données**. Les télomères comportent des séquences répétitives d'ADN, qui assurent une protection des terminaisons chromosomiques. Ils évitent que le chromosome ne s'effiloche et que son extrémité ne soit considérée comme une rupture du double brin d'ADN, ce qui pourrait conduire à des soudures de chromosomes par fusion de leurs télomères respectifs. De plus, la réplication de l'ADN (par l'ADN polymérase) n'est pas parfaite à ses extrémités : le segment répliqué est en règle générale plus court que l'original (vieillissement). Ces séquences sont répétées plusieurs centaines de fois sur chaque chromosome humain.

12. À partir des années 1950, le modèle adamique et babélien, d'origine biblique, a été contesté par les archéologues qui vont progressivement le remplacer par l'*Homo sapiens*, l'ancêtre de l'homme moderne parlant une proto-langue, l'hypothétique mère de toutes les langues. Ces deux modèles se référant soit à une interprétation religieuse avec une origine, conforme à celle des historiens, soit à une interprétation scientifique sans origine précise, celle des archéologues. Pour éviter une confrontation frontale avec les croyants, les archéologues ont classé les historiens en deux catégories : les maximalistes, ceux qui accordent du crédit aux récits bibliques, et les minimalistes, ceux qui leur accordent un crédit limité, voire aucun. À partir des années 1980, les maximalistes disparaissent, André Parrot[3] en étant vraisemblablement leur dernier représentant.

13. Depuis les années 1980, les protohistoires sumérienne et égyptienne ne sont plus écrites par les historiens mais par les archéologues, ce qui est problématique car les archéologues n'utilisent pas les méthodes historiques classiques : datations précises ainsi que des sources écrites vérifiables. Ces protohistoires archéologiques sont devenues des compléments de l'histoire : les premiers hommes (*Homo sapiens*) seraient apparus en tant que groupes de chasseurs-cueilleurs après la dernière période glaciaire au début de l'Holocène, il y a environ 12 000 ans, puis à la fin du Néolithique « apparaissent » des rois prédynastiques à Sumer, qui ont formé les premières cités-États autour de -3200, la préhistoire est alors présentée comme le socle hypothétique de l'histoire.

[3] André Parrot (1901-1980) est un pasteur et archéologue français, spécialiste du Proche-Orient ancien. En 1926-1927, il devient membre de l'École biblique et archéologique de Jérusalem. En 1963, il est élu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il est le premier directeur du musée du Louvre de 1968 à 1972, après avoir dirigé le département des antiquités orientales du musée du Louvre de 1946 à 1968.